

# JACQUES VANDROUX

## HIER SERA UN AUTRE JOUR



Jacques Vandroux

Hier sera un autre jour

© Jacques Vandroux, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5048-8

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN de la version papier : 979-10-424-2087-1

© Jacques Vandroux

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Couverture : © Laurent Sescousse 

Photos :

[iStockphoto.com/Se73](https://iStockphoto.com/Se73)

[iStockphoto.com/Petekarici](https://iStockphoto.com/Petekarici)

[iStockphoto.com/Marilyn Nieves](https://iStockphoto.com/MarilynNieves)

[iStockphoto.com/Neydtstock](https://iStockphoto.com/Neydtstock)

[iStockphoto.com/Delihayat](https://iStockphoto.com/Delihayat)

## **AVERTISSEMENT**

Ce livre est une œuvre de fiction. En conséquence, toute homonymie, toute ressemblance ou similitude avec des personnages existants ou ayant existé ne saurait être que coïncidence fortuite et ne pourrait en aucun cas engager la responsabilité de l'auteur.

# PROLOGUE

Et si, un matin, vous vous réveilliez dans le corps que vous aviez à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans. Mais pas aujourd'hui... À l'époque où vous aviez dix-sept ou dix-huit ans !

Vous voilà donc amené à revivre une partie de votre existence, sauf que vous vous souvenez, plus ou moins, de ce qui va s'y dérouler. Comment réagiriez-vous ? Que changeriez-vous ?

Je me suis posé la même question quand j'ai écrit les premiers chapitres de ce roman. Et j'ai eu envie de replonger dans le bain de ma jeunesse. Certains pourraient dire que la rédaction de ce roman s'apparente à une thérapie. Peut-être.

Si l'histoire du personnage principal est fictive, quelques anecdotes ou situations sont tirées de la mienne. Sans doute y retrouverez-vous aussi un peu de la vôtre.

Alors si vous souhaitez savoir ce qui s'est passé en 1982 dans la vie de Frédéric Lemeur, je vous invite à débrider votre imagination et à me suivre.



# 1. ARRIVÉE MOUVEMENTÉE – 22 AVRIL

Mais c'est quoi, ce bruit infernal ? Un gang de chats qu'on égorge ? Je me retourne vers la table de nuit. Des LED rouges m'agressent en m'indiquant qu'il est sept heures. Sept heures ! Le seul jour de la semaine où j'ai l'occasion de m'offrir une grasse matinée... pour peu qu'un lever à huit heures soit considéré comme tel. Dans un réflexe endormi, j'envoie violemment ma main sur le réveil pour le faire taire. J'ai travaillé un mois comme un fou pour rendre dans les temps un important dossier professionnel et j'estime que j'ai mérité cet infime supplément de sommeil. Je cale ma tête sur l'oreiller et replonge dans les bras de Morphée.

Tapements contre la porte, légers au début, puis de plus en plus appuyés. Une voix lointaine se fraie un chemin dans mon cerveau encore comateux.

— Il est déjà sept heures et demie. Debout là-dedans !

— Trop tôt ! J'ai prévu de me lever à huit.

— Huit heures ? Mais tu seras en retard.

— Je suis en congés !

— En congés ? Mais tu as ton contrôle trimestriel de maths ce matin !

Je sais que les rêves sont souvent stupides. Quand on pourrait grimper allègrement l'Himalaya en tee-shirt ou séduire la jolie fille – ou le beau garçon – que les autres regardent avec de la bave aux lèvres, on glisse dans des escaliers qui n'en finissent pas, on court derrière un train qui part sous ses yeux ou on se retrouve dans une salle d'examen devant un sujet incompréhensible. Avec mon « contrôle trimestriel de maths », je coche indubitablement la troisième case. Il va bien falloir que je me décide à me réveiller pour chasser ce rêve qui devient pénible. Mes doigts tâtonnent et trouvent un interrupteur que j'active mollement. Une lumière vive m'aveugle. Ouvrir doucement les paupières, revenir à la réalité.

C'est là que les choses commencent à dérailler. Sur le mur en face de moi, debout sur son Interceptor, Mel Gibson me fixe d'un air mauvais. Je reconnais tout de suite l'affiche que j'avais achetée juste après la sortie du film *Mad Max*

dans une boutique du Quartier latin. Exactement la même ! Sur la table de nuit, le radio-réveil qui m'a arraché à mes songes. C'est fou comme il ressemble à celui que mes parents m'avaient offert pour mes seize ans. Le top de la technologie qui vous extirpe du sommeil avec le carillon de RTL, la musique de RFM ou une sonnerie crispante. Sept heures trente-cinq.

— Dépêche-toi, Frédéric, tu vas vraiment te mettre en retard ! s'affole la voix.

La situation ne s'arrange pas. Si je m'appelle bien Frédéric, ce n'est pas la voix de ma femme que j'entends, mais celle de ma mère. Costaud le rêve, et même un peu envahissant ! Comment en sortir ? Je devrais tomber du lit, me réveiller pour de bon et enfin profiter de ma journée de congé durement acquise. J'écarte mes couvertures. La vache ! Je porte un caleçon à rayures et mon tee-shirt fétiche « I love NY », rapporté de New York par mon oncle. Le cerveau stocke un nombre impressionnant de données ! Et maintenant, appuyer sur la poignée, pousser la porte et me retrouver au XXI<sup>e</sup> siècle. Un éclair châtain déboule dans le couloir, s'arrête, me dépose un baiser sur la joue et se précipite dans la salle de bains.

— Je n'en ai pas pour longtemps, mais tu n'avais qu'à te lever avant.

— Valentine ?

— Ben oui, qui veux-tu que ce soit ? Kim Wilde ? me jette ma sœur avant de se lancer dans une tentative de maquillage. Activité à laquelle, de mémoire, elle consacre quelques minutes.

— Va vite avaler ton petit déjeuner ! me lance une femme déjà habillée en tailleur crème. Qu'est-ce que tu bois ?

— Un café.

Je réponds par réflexe, tellement abasourdi par la situation. C'est bien ma mère qui se tient devant moi, et elle ne doit pas avoir plus de quarante ans.

— Du café ? C'est nouveau ça. Tu ne prends pas de chocolat avant ton partiel ?

— Non, du café. Il est à quelle heure cet exam ?

Ma mère me regarde avec étonnement. La netteté des détails de la scène est ahurissante.



— Huit heures et demie. Tes cours commencent tous les jours à cette heure-là ! Tu as mal dormi cette nuit ?

— Non, non, ça va. J'ai juste... faim.

— Ton père avait un rendez-vous particulièrement matinal. Il en a profité pour descendre à la boulangerie et a rapporté de la baguette fraîche. Ça te fera du bien de manger un peu.

Je me retrouve seul dans la cuisine et je suis pour le moins désemparé. OK, je rêve. Mais rêver avec une telle précision, ça relève de l'exploit. Je saisis la cafetière et me verse une tasse de café. Je la porte à la bouche... et je suis bien en train de boire. Je ne me souvenais plus que mes parents consommaient un robusta si amer. Je suis paumé. Les voyages dans le temps n'existant que dans la littérature, qu'est-ce qui m'arrive ? Je me rappelle qu'un calendrier est attaché au mur et que ma mère, comme une détenue qu'elle n'a jamais été, rature les jours les uns après les autres. Je ne lui ai jamais demandé pourquoi : c'était comme ça. Allez, je me lance ! Oh, bon sang ! Jeudi 22 avril 1982. Je vais bientôt avoir dix-huit ans et je suis en terminale. Reviens sur terre, mon gars ! Tu vas aller dans la salle de bains, en sortir ta sœur et regarder à quoi tu ressembles.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je me précipite face au miroir qui surplombe le lavabo sans tenir compte des récriminations de ma cadette. C'est pas vrai ! Exactement la même tête que sur les photos de l'album que je conserve précieusement depuis... plus de trente-cinq ans.

— Si tu cherches à savoir si tu es devenu canon depuis hier, tu risques d'être déçu, Fred, commente perfidement Valentine.

On s'entendait bien tous les deux, même si on aimait s'agacer. Elle était toujours à faire les quatre cents coups, contrairement à moi qui, sans être timide, étais plus réservé. Dans l'instant, je ne suis pas en état de lui répondre. Me voir si jeune me file un choc. Mais dans quel délire est-ce que je navigue ? Le seul élément positif, c'est que j'ai encore tous mes cheveux. En revanche, mon style capillaire ressemble plus à celui de Mireille Mathieu qu'à celui de Brad Pitt... (qui est loin d'avoir entamé sa carrière). Si ma mémoire est bonne, on portait le cheveu long à cette époque, mais si je devais rester là un bout de temps, un passage chez le coiffeur s'imposerait.

— Mais enfin, Frédéric, qu'est-ce qui t'arrive ? Hier soir, tu étais stressé par

ton contrôle, et ce matin, tu as l'air de t'en moquer comme de ta première liquette.

Ma mère a toujours eu un faible pour les expressions désuètes, mais elle me sort de ma torpeur. Que je nage dans la réalité ou dans une sorte d'univers parallèle, que dois-je faire ? Si je leur explique que j'avais cinquante-deux ans avant de me coucher, que je suis marié et que j'ai des enfants, je vais les mettre en panique. Déjà que je ne le conçois pas moi-même ! À court terme, le plus simple est sans doute de mener la journée du Frédéric de 1982. Donc... faire appel à ma mémoire.

— Fred, on décolle ?

Je suis en terminale et Valentine est en seconde. Nous avons l'habitude de nous rendre au lycée ensemble, mais là, je suis tellement paumé qu'elle s'en apercevrait et me harcèlerait de questions.

— Je vais être à la ramasse, Val.

— À la ramasse, c'est quoi ce truc ?

Et merde, il va falloir que je retrouve des expressions « vintage », expressions que j'ai oubliées depuis longtemps.

— Je suis dans le coaltar. Vas-y ! Te mets pas en retard ! On fera le chemin tous les deux demain.

— Alors que tu joues ton match de tennis inter-lycées demain matin ?

Ce drame sportif ressurgit soudain. J'étais un des leaders de la petite équipe de mon école et mes amis comptaient sur moi. Ce jour-là, j'avais malgré tout pris une raclée contre un type bien meilleur que moi. Je verrai s'il est nécessaire que je m'inflige une seconde fois cette déroutée.

— Ah oui, j'avais oublié.

— Oublié ? Mais tu ne te souviens plus de ton partiel, de ton tournoi de tennis ? Qu'est-ce qui t'arrive ? D'ailleurs, il est huit heures trois. Si tu ne veux pas te faire jeter à l'entrée de la salle d'examen, t'as intérêt à te bouger le cul. Moi, je mets les voiles !

— Valentine, ton vocabulaire ! la rabroue ma mère de loin.